

Pumain, Denise (1982) La dynamique des villes

Yves Brunet

Volume 27, numéro 70, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021599ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021599ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunet, Y. (1983). Compte rendu de [Pumain, Denise (1982) La dynamique des villes]. *Cahiers de géographie du Québec*, 27(70), 130–132.

<https://doi.org/10.7202/021599ar>

de la main-d'œuvre peu qualifiée dans les villes minières (Lens, Alès) ou du textile (Troyes, Cholet).

Les parties II et III de l'ouvrage sont sans doute les plus intéressantes et les plus novatrices, la première partie présentant des faits géographiques plus connus et déjà analysés dans l'ouest français. Dans ce cas, le lecteur peu familier avec ceux-ci a à sa disposition une illustration cartographique abondante et pertinente qui cependant pourrait être plus éclairante. Ainsi, les cartes traitent du processus de diffusion spatiale de la croissance industrielle dans les villes de l'ouest ne précisent jamais le cadre des quatre régions économiques en cause, ni la configuration et le nom des départements qui les composent, alors qu'un tableau utilise ce cadre pour analyser statistiquement l'implantation des établissements dans l'ouest; de plus, le nom des villes impliquées par les secteurs industriels étudiés ne figure pas sur les cartes; ces villes sont par ailleurs mises sur le même pied indépendamment de leur importance démographique. La carte des agglomérations de plus de 20 000 habitants en 1954 et celle des agglomérations en 1975 (précisant leur poids démographique sans leur attribuer de noms) ne nous semblent pas compenser ces lacunes.

À de très rares exceptions près, le texte ne donne pas le nom des grandes entreprises en cause ou même parfois leur production spécifique, restant au niveau des grands secteurs. Pourtant, puisque ces entreprises sont à la base de la transformation de la trame urbaine, il aurait été intéressant de mieux les identifier et de montrer ainsi comment elles ont pu essaimer leurs implantations (comme Michelin à Vannes, Tours, Cholet, Poitiers, Bourges, La Roche-sur-Yon...); comment dans le secteur électronique les entreprises d'équipements téléphoniques ont pu jouer un rôle majeur dans certaines villes (LMT à Nantes et Laval, CGCT à Rennes, CGE à Brest, Cholet, Lannion, CIT à La Rochelle, Saintes, Cherbourg, etc.) et surtout comment ces grandes entreprises ont pu soumettre les régions et les villes à l'emprise d'un capitalisme extérieur entraînant du même coup la disparition d'entreprises locales ou leur rachat et absorption par des groupes plus puissants appliquant une stratégie au niveau international (Fairchild, Purina, Eternit, Unilever...). Le problème de la sous-traitance et de son impact aurait pu être analysé en particulier pour la branche automobile avec l'implantation de Citroën à Rennes ou de Simca devenu Chrysler puis Talbot à La Rochelle. Ces éléments auraient pu constituer un autre volet de l'expression du rapport centre-périphérie permettant ainsi d'étoffer le troisième chapitre de l'ouvrage.

L'auteur établit plus qu'un bilan de cette phase récente d'urbanisation et d'industrialisation en France, puisqu'elle analyse l'impact de la diffusion de l'industrialisation dans le réseau urbain, ce qui est l'aspect neuf et intéressant par l'analyse à la fois qualitative et quantitative de ce réseau urbain, des villes, de leur contenu économique et social, de leur image et de la « modernité » de leur structure. Ce livre constitue un apport de connaissances nouvelles sur l'espace géographique français. C'est un type d'étude qui peut faire école pour aborder d'autres espaces économiques; c'est un document de réflexion utile tant pour les chercheurs qui s'intéressent à l'analyse urbaine que pour les praticiens de l'espace qui veulent mieux comprendre celui-ci pour pouvoir mieux y agir.

François HULBERT
Département de géographie
Université Laval

PUMAIN, Denise (1982) *La dynamique des villes*. Paris, Éditions Économica. 231 p.

Pour bien situer ce livre, il importe d'abord de savoir qu'il concerne des ensembles de villes et non pas la ville comme entité. Les ensembles de villes considérés sont surtout nationaux; il s'agit des systèmes urbains que l'on a traditionnellement, en français, nommés armature urbaine ou réseau urbain. L'ouvrage s'intéresse à la transformation des systèmes urbains sous un seul de ses aspects, à savoir l'évolution du nombre et de la taille des villes. L'espacement ou répartition dans l'espace, l'autre dimension structurelle des systèmes de villes, est complètement absente.

Dans le contexte, cette abstraction est heureuse. La taille des villes est une variable fondamentale ; c'est non seulement le plus grand facteur de différenciation entre les villes, et le plus important révélateur de l'organisation du système urbain, c'est aussi très certainement, la dimension qui demeure la plus stable à travers le temps.

Le livre comprend deux parties : la première est un compte rendu magistral de la littérature sur la question, la deuxième, une analyse de la transformation du système français de 1831 à 1975. La revue de la littérature est regroupée autour de quatre interrogations que l'auteur dit puiser chez Robson (1973). Ces questions pourraient aussi être attribuées à Richardson (1973) dont l'œuvre tout aussi fondamentale n'apparaît pas en bibliographie, bien que Richardson soit mentionné dans le texte. Il s'agit d'un détail technique, somme toute sans grande importance, considérant la pertinence des questions et le traitement qu'en fait Pumain : quelle est la forme de la distribution des tailles de villes dans des systèmes urbains divers ? De quelles distributions statistiques peut-elle être rapprochée, et par quelles méthodes ? Quelles interprétations théoriques a-t-on proposées pour expliquer les régularités observées ? Quel rapport existe-t-il entre ces formes de distribution de taille des villes et les processus de croissance qui les engendrent ? La revue de la littérature, faite ici par l'auteur, n'est pas un simple compte rendu ; par la synthèse éclairée qu'elle propose, il s'agit d'une contribution originale à la connaissance. Son traitement de l'entropie comme explication théorique de la régularité des distributions est particulièrement remarquable.

Denise Pumain s'intéresse surtout à la dernière question qui en conclusion lui apparaît la plus profitable car, dit-elle s'appuyant sur Robson : « Si notre propos est d'avancer dans la connaissance des villes plutôt que d'approfondir la théorie des probabilités pour elle-même, l'étude des distributions de tailles de villes semble un labyrinthe élaboré qui se termine seulement en cul de sac... Une voie plus profitable, et qui a été remarquablement peu explorée, est l'étude de la dynamique de croissance urbaine qui sous-tend les tailles de villes ». C'est sur cette voie qu'elle abordera son étude des villes françaises.

La deuxième partie sépare malheureusement l'analyse de plusieurs centaines de communes urbaines au 19^e siècle de celle d'un nombre plus restreint de grandes agglomérations pour une période plus longue au 20^e siècle. Après un bref rappel des sources statistiques disponibles et de la description de l'échantillon, des tableaux statistiques commentés sur l'évolution de la population et la hiérarchie sont présentés. L'auteur étudie ensuite l'évolution de la forme de la distribution des tailles de communes en précisant quelles mesures permettent d'approcher la notion de concentration. L'essentiel de l'analyse teste successivement les hypothèses des principaux modèles de croissance urbaine évoquées dans la première partie. On dégage ainsi les modalités essentielles de la répartition de la croissance dans les villes françaises et leurs conséquences sur l'évolution de la forme de la hiérarchie urbaine. Le choix des mesures d'écart entre les distributions observées et les modèles semble quelque peu limité surtout dans une perspective « d'approche de la notion de concentration ». En fait, c'est toute la question de la « primatie » du système qui est négligée. Le gigantisme relatif de Paris dans ce système aurait justifié l'utilisation d'au moins quelques mesures permettant de suivre l'évolution de son écart sur une taille prévisible considérant le reste du système.

Les conclusions de l'analyse empirique sont d'importance. Elles démontrent que la modalité la plus générale de la distribution de la croissance parmi les villes françaises correspond à la loi de l'effet proportionnel. Celle-ci rend compte de la persistance de la forme de la hiérarchie urbaine et de la concentration progressive de la population dans les plus grandes villes. Toutefois, l'élévation des taux de croissance avec la taille des villes n'apparaît en France que de manière épisodique et en périodes de croissance économique rapide. Depuis la fin du 19^e siècle, une tendance à la sélectivité du processus de croissance par rapport à certaines villes se renforce progressivement du moins jusqu'à ce jour, car l'auteur anticipe que les tendances à une dispersion des personnes et des activités devraient prendre plus d'importance dans l'avenir par rapport au principe d'agglomération. Malgré ce renversement, les modalités du processus de croissance urbaine et la forme générale de la distribution des tailles des villes, qui dépendent étroitement de ce principe, ne seraient pas remises en cause car l'analyse de l'évolution sur une longue durée des systèmes urbains montre qu'une de leurs propriétés fondamentales est l'inertie de ces structures.

Ce livre sera utile à toute personne qui s'intéresse à l'urbanisation, et il s'avérera indispensable à tous les chercheurs qui œuvrent dans le domaine des systèmes urbains.

Yves BRUNET
Département de géographie
Université de Montréal

VALASKAKIS, Kimon (1980) *Le Québec et son destin international, les enjeux géopolitiques*. Montréal, Éditions Quinze, 149 p.

LE GROUPE QUÉBÉCOIS DE PROSPECTIVE (1981) *Le futur du Québec au conditionnel*. Chicoutimi, Gaëtan Morin Éditeur, 256 p.

«Après nous le déluge», aurait dit Madame de Pompadour après la défaite de Rossbach en 1757. «Je ne pense jamais au futur, il vient assez vite», proclamait Einstein en 1930. Ces deux pensées résumant assez bien l'attitude qui fut longtemps celle des géographes. Jusqu'aux années soixante-dix, ils ont largement détourné leur attention des domaines d'étude orientés vers le futur. Les géographes ont semblé être intimidés par les dimensions du temps alors qu'ils ne l'ont jamais été avec celles de l'espace. Or, une tendance récente montre que, par le biais de la planification régionale et l'aménagement du territoire, de plus en plus de géographes universitaires ou professionnels s'engagent dans des recherches axées sur le futur. Les travaux de spécialistes comme Abler, Adams, Berry et Gould ont aidé en ce sens de même que l'ékistique (ekistics), fondée par l'architecte athénien Doxiadis, et que l'on définit ordinairement comme la science des processus humains dans leurs alternatives futures.

Certes, la prédiction d'événements et de processus futurs est difficile dans les sciences sociales, et plus encore en géographie politique. Pour cette raison, les études de nature politico-territoriale représentent un défi et une occasion d'examiner les cadres politiques actuels et de suggérer la possibilité de processus politiques futurs. Dès lors, les deux ouvrages récents sur le Québec et sa géographie du futur s'inscrivent parfaitement dans la portée générale de cette problématique. Les réflexions exposées proviennent principalement d'une étude commanditée par l'OPDQ et réunissant des géographes et des non-géographes travaillant sur des problèmes spatiaux au sein de Gamma, groupe interuniversitaire de prospective québécoise.

Le livre de Valaskakis représente en quelque sorte un essai de synthèse sur les fondements géopolitiques du dilemme Québec-Canada. Une fois dénudée de son dévotionnisme allemand et des à priori impérialistes, la géopolitique redevient ce qu'elle était à l'origine, une méthodologie d'approche pour traiter des problèmes complexes d'envergure mondiale. Cette approche a le mérite de permettre un recul suffisant pour voir le problème de l'extérieur en s'attaquant à ce que l'on appelle le «nombriisme québécois». Dans le contexte géopolitique de l'Amérique du Nord, il existe un problème structurel s'exprimant par deux questions: a) Y a-t-il place pour un pays comme le Canada, situé au Nord du 49^e parallèle et ayant les États-Unis comme voisin? b) Y a-t-il place pour deux pays situés au nord de la frontière américaine? Défi extérieur et défi intérieur. Pour Valaskakis, le Canada est un pays «existentiel» car il n'existe que par force d'inertie. En fait, le Canada a une superficie immense, dotée d'une abondance de ressources naturelles, mais pour la plupart mal localisées. Sa population de moins de 25 millions d'habitants est concentrée dans un ruban de 200 kilomètres de largeur le long de la frontière américaine et, de plus, elle est faite de trois nations fondatrices qui ne se sont jamais intégrées. Ayant comme unique voisin les États-Unis, le Canada n'a survécu dans le passé qu'à l'aide d'un contrepoids européen. Vulnérable et à la recherche d'une raison d'être, le Canada croit-il en son avenir? D'où le slogan lancé récemment «Canada: Cancelled for Lack of Interest»...

Trois scénarios d'indépendance peuvent arriver au Québec. Un premier scénario est celui de l'indépendance symbolique. C'est le cas de figure monégasque: Monaco est après tout un État souverain mais, géopolitiquement, Monaco dépend de la France. Un deuxième scénario est celui de l'indépendance intégrale, c'est-à-dire la souveraineté sans compromis. Un troisième scénario